

Georges RENCY
La Belgique et la Guerre

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XI

**LA BELGIQUE A DES LOISIRS.
COURS POUR CHÔMEURS - JEUX EN PLEIN
AIR - ETATS-MAJORS DE QUARTIER
BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES.**

Une ruche endormie ! Impossible de caractériser mieux que par ces mots le spectacle navrant que, pendant toute la durée de la guerre, offrit l'industrielle et laborieuse Belgique. Partout, c'était la mort, l'arrêt de tout mouvement. Les puissantes machines ne jetaient plus aux échos le tonnerre rythmé de leur respiration. Là où s'était, durant quelque temps, maintenu un reste de vie, le manque de matières premières ou les manoeuvres sournoises de l'occupant ne tardaient pas à faire le silence. Tout devint paralysie et stagnation.

Les gens qui avaient pris en main, en l'absence du gouvernement légitime, la direction de nos affaires, se préoccupèrent immédiatement de ne point laisser dans une totale inaction notre vaillante classe ouvrière. En même temps que le Comité National (**Note** : de Secours et d'Alimentation) créait le fonds de chômage et assurait ainsi aux familles ouvrières un minimum de ressources qui leur permit de ne point mourir de

faim, il conseillait aux communes de faire exécuter par les chômeurs des travaux d'utilité publique, tels la réfection ou le pavage des routes. Mais les Allemands, qui avaient des vues sur nos ouvriers, n'autorisèrent pas les communes à suivre cette impulsion du Comité. Il fallut recourir à un autre expédient.

C'est alors que les dirigeants du Comité National conçurent la belle et féconde idée d'organiser des cours pour chômeurs (1). On eût



Cours pour chômeurs.

subordonné l'octroi du secours-chômage à la fréquentation régulière d'un cycle de cours ayant pour objet la culture générale et la culture professionnelle des ouvriers. On se fût efforcé de tenir en haleine leurs aptitudes, leur habileté

technique, et aussi, prudemment, d'élever leur esprit et leur coeur en leur montrant, à l'aide de la lanterne à projections, de belles oeuvres d'art, de beaux paysages, des monuments célèbres, en leur faisant des lectures récréatives, en tâchant d'éveiller en eux de nobles sentiments. Des centaines et des centaines de bourgeois, professeurs, instituteurs, lettrés, artistes, industriels, s'étaient mis tout de suite à la disposition du Comité pour assumer la charge — gratuite, est-il besoin de le dire ? — d'organiser et de donner ces cours. Et l'on se mit à l'oeuvre courageusement, en s'imaginant que le seul obstacle à vaincre serait l'inertie de la classe ouvrière.

Hélas ! nous comptions sans notre hôte ! Encore une fois, l'Allemagne intervint et interdit les cours. Elle voulait que les chômeurs fussent complètement inactifs, qu'aucune objection décisive ne pût lui être opposée le jour où elle tablerait sur cette inaction forcée pour justifier, aux yeux des neutres, le scandale des déportations qu'elle projetait (2).

Voilà donc nos ouvriers sur le pavé, sans ouvrage, sans occupation d'aucune sorte, et, avec eux, beaucoup de petits bourgeois, petits commerçants, petits employés de commerce ou de banque que la paralysie des affaires avait fait congédier. Que vont devenir tous ces gens pendant quatre ans ? L'ennui, le sinistre ennui ne

va-t-il pas corroder leurs énergies, décourager leur confiance, en faire, comme ailleurs, des artisans tout préparés d'une sanglante révolution sociale ? Ceux qui craignaient cette éventualité redoutable ne connaissaient pas les ressources de la bonne humeur belge. Ce n'est pas pour rien que nous avons Thyl Uilenspiegel et Lamme Goedzak parmi nos ancêtres. Est-ce qu'on enterre Thyl, l'esprit de la mère Flandre ... et de toute la Belgique ? Puisqu'il fallait impérieusement veiller à se dérouiller les bras et à se décrasser le cerveau, on se jeta dans les sports avec frénésie. Au début, on fit de la bicyclette. On abattit des kilomètres. On se livra au vertige sain de la vitesse sur nos belles routes ombragées. Mais la circulation sur vélo fut interdite. Qu'est-ce qui n'était pas interdit, sous la domination de M. von Bissing ?

C'était – disait le gouverneur général – pour éviter l'espionnage. Le bon billet ! Il voulait tout simplement nous empêcher d'user nos pneus, ayant, dès ce moment, l'idée bien arrêtée qu'il les réquisitionnerait un jour (3). Mis à pied, les bicyclistes se muèrent en fervents joueurs de balle ou de football. Alors commença la grande époque des fêtes sportives. Concours et matchs mirent en émoi tous ceux qui, chez nous, s'intéressent à la petite reine blanche — la petite balle dure qui se joue au tamis— et au ballon de cuir qui nous vient d'Angleterre ... et qui lui vient des dieux !



Fête nautique de charité.

Ici je rencontre un scrupule auquel il me paraît qu'il faut répondre deux mots. Quand, sur une place ou sur une plaine de sport, pendant la guerre, on voyait courir et se démener, rouges de santé, débordants de force, de superbes gaillards se disputant le ballon, ou se renvoyant la balle, bien des gens — surtout les parents ayant un fils au front — se sentaient soudain la bouche amère et se disaient : « *Ces jeunes gens ne font pas leur devoir. Leur place n'est pas ici ! N'entendent-ils pas gronder le canon ? Ils sont grands et forts. Que ne passent-ils la frontière ? Que ne vont-ils rejoindre là-bas leurs camarades qui leur donnent l'exemple du courage et du sacrifice !* »

Eh ! sans doute, ces critiques n'avaient pas tort. Ou, du moins, n'avaient-ils pas tort complètement. Beaucoup de jeunes gens auraient dû rejoindre le front, qui ne l'ont pas fait. Ceux-là sont coupables vis-à-vis de leur conscience. Les acclamations prodiguées à notre armée le jour du retour les ont cinglés comme autant d'outrages mérités. Mais il ne faut pas se hâter de juger en bloc. Que de situations dignes d'intérêt, parmi ceux qui ne sont pas partis ! Que de cas particuliers qui imposaient l'indulgence ! J'ai connu des jeunes gens dont le plus cher désir eût été d'être là-bas sur l'Yser, avec les autres, et qui résistaient à leur envie à cause des sollicitations éplorées d'une mère malade. Si la Belgique s'était trouvée dans les conditions où étaient placées l'Angleterre et la plus grande partie de la France, la mobilisation régulière les eût touchés à leur tour et ne leur eût pas permis de tergiverser. Toute considération étrangère au devoir militaire eût été de fait abolie. Ils auraient marché comme les autres, à leur rang. Mais les circonstances étaient toutes différentes. Il n'y avait pas, pour les hommes de la Belgique occupée, d'obligation absolue de rejoindre l'armée. Ceux qui étaient tentés de le faire et qui cependant hésitaient à cause des dangers réels du passage en Hollande, pouvaient légitimement se dire : *«Pourquoi montrerai-je plus de patriotisme que mon voisin qui demeure confortablement au logis ! Pourquoi moi et pas lui ?»*. Évidemment, il eût

mieux valu qu'il ne se tînt pas de ces raisonnements qui excusent toutes les lâchetés. Mais il est de l'essence de la nature humaine de ne point se soumettre sans résistance à un traitement exceptionnel et de vouloir la justice, toute la justice, dans la répartition des obligations sociales. Et puis, que de jeunes gens auraient voulu rejoindre et ne l'ont pas pu, soit qu'ils ne connussent pas les organisations qui se chargeaient de faciliter le passage, soit qu'ils ne disposassent pas des ressources nécessaires, soit qu'ils fussent retenus par une timidité, plus fréquente qu'on ne croit, et qui peut s'allier à un courage réel.

Quoi qu'il en soit, ils n'étaient pas partis. Et il y en avait d'autres, malades ou faibles. Et il y en avait aussi qui étaient mariés, pères de famille et que retenaient ici des liens impossibles à briser. Que fallait-il qu'ils fissent et n'était-il pas préférable pour eux de jouer à la balle, plutôt que de rôder çà et là et d'échouer fatalement au cabaret ?

Ils allèrent en quelque sorte d'instinct, à ce qui était encore de l'activité, à ce qui suppléait, dans une certaine mesure, au travail qui leur échappait. Et c'est ainsi que l'on eut, pendant la guerre, le spectacle animé des jeux de balle et des matchs de football et de course pédestre. Entourés d'un triple cordon de spectateurs qui se passionnent, qui prennent parti, qui acclament, qui conspuent, les joueurs en chemise de couleur courent,

bondissent, légers, sveltes, robustes. Et dans l'air inondé de lumière passe et repasse la petite balle blanche, bondit et s'essore le dur ballon gonflé.

Vers les terrains de jeu, le dimanche, les bourgeois conduisaient leur famille. Court répit dans la lourde et pénible semaine, pause trop brève dans la série ininterrompue des angoisses, des déceptions, des rancœurs ! Las de se débattre contre les difficultés croissantes de la vie, dégoûtés d'une existence qui semblait n'avoir plus ni but, ni stabilité, écoeurés de voir des Allemands partout, de rencontrer partout leur morgue suffisante et leur bêtise prétentieuse, les gens gagnaient à petits pas la campagne ou la forêt. Bienfaisante influence de l'éternelle Nature ! Inépuisable consolation des vertes prairies, des champs de blé où pointe la grâce simple des fleurs, des horizons paisibles qui parlent d'infini, des hauts arbres feuillus d'où tombe une douceur secrète, des sentiers moussus où le pas s'étouffe, où l'on peut se croire protégé contre la laideur, la misère, l'inquiétude du lendemain ! Ah ! ces promenades de la guerre, ces fuites vers du bleu, vers de la verdure, vers quelque chose de frais, de pur, de souriant Comme elles nous ont réconfortés ! Comme elles nous ont aidés — peut être à notre insu — à supporter les horreurs de l'occupation et à attendre patiemment le jour trop lointain de la délivrance ! Parfois, souvent, dans un champ, dans une clairière, nous arrivait la voix

sourde du canon. Le coeur serré, mais avec une sorte de joie avide, nous comptions les explosions, nous les laissions entrer en nous, émouvoir nos fibres profondes. Chose admirable ! Pour nous, ce canon qu'on entendait, c'était toujours le nôtre ! L'idée ne nous venait pas que ce put être le canon allemand. Il semblait que celui-là dût être moins fort, moins sonore, moins efficace. Et nous pensions vaguement que tant qu'on l'entendrait ainsi, notre canon, celui de nos alliés, tout espoir ne serait pas perdu. Triomphe, Allemagne menteuse ! Essaie de nous convaincre que la partie est jouée, que tu l'as gagnée définitivement ! Nous ne te croyons pas ! Nous écoutons tonner là-bas, sur l'Yser, sur la Somme, en Champagne, à Verdun, le canon belge, le canon anglais, le canon français. Et toutes ces voix, ces grandes voix nous crient : « *Espérez ! Espérez encore ! Espérez toujours !* ». Et en nous une voix leur répondait : « *Soyez tranquilles ! Vous tenez, là-bas, héroïquement, en attendant l'assaut final ! Eh bien, nous tiendrons comme vous ! Nous n'aurons pas moins de courage et de ténacité que vous !* ».

Et nous avons tenu ! Nous avons magnifiquement tenu ! La duplicité, le mensonge, la calomnie allemande n'ont jamais entamé notre confiance. Sans doute, l'avons-nous dû également, du moins dans certains milieux, à des choses en apparence un peu ridicules, et qui nous ont pourtant beaucoup aidés. Je songe surtout à ces

états-majors, tant raillés, de carrefours et de cabarets.

S'est-on assez moqué des braves gens qui, chaque jour, se réunissaient, les uns dans une aubette de tramways, les autres dans une allée de parc public, les autres encore dans quelque petit



Des nouvelles du front.

café tranquille, pour se communiquer les nouvelles, pour les discuter, les commenter, les éclairer ensemble ! La presse reptilienne, autorisée et stipendiée par l'occupant (4), ne se lassait pas de dauber sur le compte des « *patriotards* » qui refusaient de croire aux communiqués officiels (!?) de l'ennemi et qui leur préféraient des bruits fantaisistes, venus on ne savait d'où ! C'étaient pourtant les états-majors qui avaient raison, et bien des nouvelles qui y étaient apportées et qui nous paraissaient fausses en ce moment, ont été reconnues vraies depuis. Au surplus, quand bien même elles eussent été fausses, elles avaient cette vertu souveraine d'être encourageantes,

réconfortantes, de montrer le présent favorable et l'avenir triomphal. Quel mal faisaient-ils, les états-majors ? Ils n'en faisaient qu'à l'ennemi, en opposant leur vérité à sa vérité, leurs nouvelles à ses nouvelles, et en ne consentant pas à regarder comme définitive la situation fixée par la carte de la guerre. « *Ce que nous tenons, nous le tenons bien!* (5) – s'écriait M. von Bissing – Et les Belges doivent perdre tout espoir de voir jamais la Belgique reconquise par les armes des Alliés ! »

- « *Tarare !* – ripostaient les états-majors – *Beau gouverneur, nous n'en croyons rien ! Un jour viendra qui tout paiera !* ».

Ce jour est venu, en effet. Et son avènement, dans le chant des cloches et le tumulte des acclamations, en même temps qu'il nous rendait une Patrie, réhabilitait nos bons états-majors, soulignait le rôle utile qu'ils ont joué.

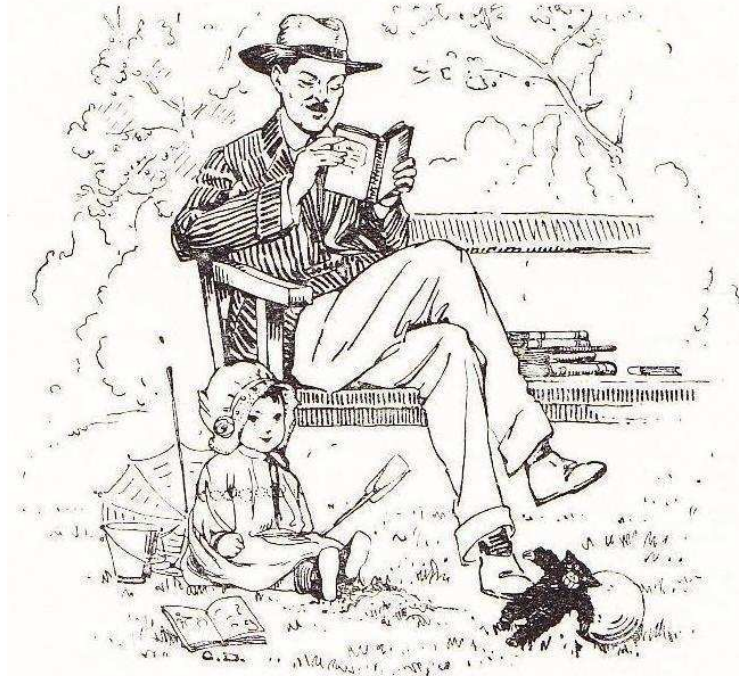
Puisque nous en sommes à récapituler les petits moyens qui nous ont servi à tenir bon, à résister à l'emprise satanique de l'Allemagne fourbe et sans scrupule, n'omettons pas de rappeler ce que les Belges doivent à la lecture. Je ne veux point parler seulement de la lecture des journaux clandestins et prohibés : ***La Libre Belgique***, ***La Revue de la Presse française*** (6), et cette admirable revue des questions internationales, ***Le Flambeau***, si documentée, animée d'un esprit vraiment prophétique, dont la vie glorieuse s'est prolongée après la guerre et qui

conquiert de plus en plus l'attention du public éclairé. Non, j'ai en vue tout simplement la lecture des romans, des poètes, des ouvrages historiques et scientifiques, cette lecture dont quelqu'un a dit qu'en deux heures, elle imposait silence, en nous, au chagrin le plus vif.

Ah ! que la Belgique a lu pendant la guerre (7) et quelles bonnes habitudes nous avons prises ! Nous lisons trop peu. Nous n'étions pas assez curieux de la pensée d'autrui, des sensations fines ou profondes notées par le talent des écrivains. Notre inaction forcée a corrigé notre manque de culture. Nous sommes allés aux livres comme à des amis qui pourraient nous dire des paroles de réconfort et qui détenaient le remède infailible contre le déprimant ennui.

Ils le savent bien les gens dévoués qui, durant l'occupation, se sont consacrés tout entiers à l'oeuvre des bibliothèques publiques. Ils savent combien leur clientèle ordinaire s'est accrue, dans tous les rangs de la société. Il le savait, lui surtout, le regretté Auguste Rouvez, directeur des Lettres au ministère des Sciences et des Arts, le secrétaire de l'Œuvre des Lectures populaires, que la mort impitoyable a enlevé trop tôt. Sous l'impulsion d'un comité présidé par M. Cyrille Van Overbergh et dont les chevilles ouvrières furent MM. Nyns-Lagye et Cornélis-Lebègue. Auguste Rouvez rétablit toutes les bibliothèques détruites par les faits de guerre, en créa de nouvelles,

enrichit celles qui n'avaient pas souffert. Il a fait beaucoup pour l'éducation de la masse. Il est juste que sa mémoire soit sauvée de l'oubli.



Notes de Bernard GOORDEN.

(1) *Cours pour chômeurs*. Voir, par exemple, Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 2) du 10 mai 1916 (19160510):

<http://www.idesetautres.be/upload/19160510%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

La photo provient de la page 202 de

La Belgique et la Guerre

Rency, Georges ;

Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ;

1924 (2^{ème} édition) ;

Volume **1** : **La vie matérielle de la Belgique**

durant la Guerre Mondiale

Il y a aussi « **La problématique des chômeurs** » (sous-titre proposé par Bernard Goorden), un extrait de « *Les relations du Comité National avec les autorités allemandes* » par **Georges RENCY**, figurant dans le chapitre **XI** de la **deuxième partie** du volume **1** de **La Belgique et la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 198-202)

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20PROBLEMATIQUE%20CHOMEURS%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%20T1%20pp198-202.pdf>

(2) « (...) **déportations** qu'elle (L'Allemagne) projetait ». Voir, par exemple, Brand WHITLOCK (en anglais et en français) à partir du 29 septembre 1916 (19160929) et, au moins, jusqu'au 29 novembre 1916 (19161129)

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

PASSELECQ, Fernand ; **Les déportations belges à la lumière des documents allemands** (avec de nombreux fac-similés et la reproduction de tous les documents belges) ; Paris-Nancy, Berger-Levrault ; 1917, XV-435 pages.

<http://www.bibliotheca-andana.be/wp-content/uploads/large/Deportations.pdf>

PASSELECQ, Fernand ; **Déportations et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée. 1916-1918** (préface de James T. Shotwell, professeur d'Histoire à l'Université Columbia) ; Paris, Presses universitaires de France ; XII-492

pages (publication de la dotation Carnegie pour la Paix internationale, section d'économie et d'histoire) :

[http://www.bel-memorial.org/books/deportation et travail force d es ouvriers et de la population civile de la Belgique occupee.pdf](http://www.bel-memorial.org/books/deportation_et_travail_force_d_es_ouvriers_et_de_la_population_civile_de_la_Belgique_occupee.pdf)

Albert HENRY ; **Un retour à la barbarie. Les déportations d'ouvriers belges en Allemagne** ; Bruxelles, Albert Dewit ; 1919. Reprint partiel sur le site :

http://www.eglise-romane-tohogne.be/secu/index.php?./environs/deportation_ouvriers_belges_allemande.pdf

(3) « *nos pneus (...) qu'il (...) réquisitionnerait un jour* ». Voir, par exemple, Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE dans *Cinquante mois d'occupation allemande* du 29 août 1916 (19160829) :

<http://www.idesetautres.be/upload/19160829%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

(4) Lisez : Roberto J. **Payró** ; « *Les Allemands en Belgique. La presse durant l'Occupation* » in **La Nación** ; 13/06/1919 :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PRENSA%20DURANTE%20OCUPACION%20FR%2019190613.pdf>

(5) Le 24 août 1916 (19160824), Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 2) rapportent l'amusante anecdote suivante :

« Sur une double page, **La Patrie** (Note : N°19

d'août 1916) reproduit, très exactement et dans le format de l'original, la caricature en rouge et noir de la feuille satirique berlinoise **Kladderadatsch**, et, en regard, dans les mêmes teintes, la même image, avec ce seul détail différent le perroquet (**Note** : symbolisant le cardinal Mercier) a saisi et serre dans le bec le doigt de M. von Bissing, et il dit : « *Ce que la Belgique tient, elle le tient bien !* », variante de la phrase fameuse d'une proclamation du Gouverneur général : « *Ce que nous tenons, nous le tenons bien.* »

<http://www.idesetautres.be/upload/19160824%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>



Ce que la Belgique tient, elle le tient bien !

Aperçu de l'exemplaire du journal **Patrie** N°19 d'août 1916 (consulté via *War Press* du CEGESOMA) :

<https://hetarchief.be/fr/media/patrie-journal-non-censur%C3%A9-paraissant-comme-o%C3%B9-et-quand-il-peut/P1ScWePSPPZqQqOVaGujGp4H>

(6) **La Revue de la Presse française** : Charles TYTGAT (**Bruxelles sous la botte allemande**) en aurait été un « *collaborateur régulier sous le pseudonyme de Tom* » :

<http://www.idesetautres.be/upload/1919%20TYTGAT%200Charles%20PREFACE%20Journal%20journaliste.pdf>

(7) Echantillons de ce que, par exemple, Charles TYTGAT « *a lu pendant la guerre* ». Voir datés des 15 (19160915) et 20 septembre 1916 (19160920) de **Bruxelles sous la botte allemande** :

<http://www.idesetautres.be/upload/19160915%20TYTGAT%20Bruxelles%20sous%20la%20botte%20allemande.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19160920%20TYTGAT%20Bruxelles%20sous%20la%20botte%20allemande.pdf>